

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

AVRIL 1988 - N° 423

ROGER MUNIER *La Nuit*
CHRISTIAN BOBIN *La Part manquante*
JEAN-CLAUDE VALIN *La Trouble Fête*
HANS CHRISTIAN BRANNER *Fin août*
traduit du danois par Marc Champion
MICHEL CALONNE *Les Loups*
JEAN ROUDAUT *Gemmes*

RECONNAISSANCES

Marguerite Yourcenar par JEAN BLOT
Un éclair de génie (Catherine Pozzi) par DOMINIQUE AURY
Contemporain d'un désir (François Chapon) par YVES PEYRÉ
Roger Munier le Clair Obscur par PIERRE DUBRUNQUEZ



René Char

par JEAN ROUDAUT - GEORGES L. GODEAU - JACQUES RÉDA

CHRONIQUE

LA POÉSIE (Jean-Claude Schneider, Werner Lambersy). - LA LITTÉRATURE (Mousse Boulanger). - LE ROMAN (Paul Gadenne, Robert Pinget, Annie Ernaux, Emmanuèle Bernheim). - LES ESSAIS (Léo Steinberg, Marc Allégret). - LETTRES ÉTRANGÈRES (J. Bobrowski, Léo Perutz). - LE THÉÂTRE (*Onanisme avec troubles nerveux chez deux petites filles*). - CARNET.

OUVERTURES

LOU DUBOIS *Images*
CHRISTIANE DUPUY *Vandale*

TEXTES

GOETHE *Règles pour les acteurs* (fin)
traduit de l'allemand par Jean Lauxerois et Erik Jochem

nrf

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

RÉDACTEUR EN CHEF

JACQUES RÉDA

SECRÉTAIRE GÉNÉRALE

DOMINIQUE AURY

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

NICOLE ABOULKER

*La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non publiés ne sont pas rendus.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, rue Sébastien-Bottin
75341 Paris Cedex 07
Tél : (1) 45.44.39.19

TARIFS D'ABONNEMENT

| FRANCE | | ÉTRANGER | |
|------------------------|--|------------------------|--------|
| ET T.O.M.-D.O.M. | | | |
| 6 MOIS..... | F.F. 231 T.C. (F.F. 222,11 H.T. + T.V.A. 4%) | 6 MOIS..... | 234 F |
| 1 AN..... | F.F. 424 T.C. (F.F. 407,69 H.T. + T.V.A. 4%) | 1 AN..... | 432 F |
| <i>Édition de luxe</i> | | <i>Édition de luxe</i> | |
| 1 AN..... | F.F. 933 T.C. (F.F. 897,11 H.T. + T.V.A. 4%) | 1 AN..... | 1026 F |

Service des abonnements : N.R.F. 49, rue de la Vanne 92120 MONTROUGE
Tél : (1) 46.56.89.00
Compte chèque postal Paris 169-33 L

EXEMPLAIRE N° 38

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

ROGER MUNIER

La Nuit

Il prit sa veille, ce soir-là, comme à l'ordinaire.

La nuit allait tomber. Le rose fané des toits de la ville à ses pieds, les taches encore vertes des jardins, des arbres, quelques façades isolées touchées par le couchant semblaient lentement dans le gris.

Devant lui s'étendait la plaine, étale jusqu'à la haute barrière des montagnes, à l'est. La nuit montait de là-bas, vaste nappe d'obscur. Il l'aimait. C'était son vrai domaine, le champ indistinct, sans forme, dont il aurait la garde jusqu'au matin.

Devant lui... Une fois sur les remparts, il ne saurait plus, ne devrait plus savoir que ce *devant* à scruter pour la sécurité de la ville endormie. Qui elle, dès ce moment, ne saurait plus rien de lui, n'en pourrait même rien savoir, livrée qu'elle serait au sommeil.

« Je suis seul, pensait-il. Par force, le veilleur est seul. Celui qui veille, le soucieux, l'attentif n'est pas avec. Être avec eux serait être l'un d'eux, dans la cité paisible en bas, et non ici, dans ce lieu sévère, pour veiller. Je suis avec eux sans doute,

dans ma mission qui les sert, mais seul pour l'accomplir. Hors d'eux, finalement, séparé d'eux, à l'écart.

Mon rôle est d'affronter la nuit. Non seulement le dehors, mais le dehors en tant qu'il est la nuit. Je l'inspecte autant qu'il se peut. Je regarde. Je garde et je regarde. Mon regard est re-gard, deux fois garde. Il faut un œil exercé pour voir dans la nuit, en fonction du danger. Cela fait voir autrement. Et d'abord ce qui n'a pas lieu le jour. Le pays devant moi est le même, mais il s'y passe d'autres choses. La nuit a sa vie propre, ponctuée de bruits étranges, cris ou appels, de mouvements furtifs. Ils pourraient abuser. Mais surtout, il faut interroger autrement ce qu'on voit ou entend. Comme se modeler, pour voir ou entendre, sur la nuit. C'est une approche à tâtons, dont le profit échappe à ceux qui n'ont que la vision du jour. Dans la nuit, qui est comme une enveloppe d'invisible, les choses ne se livrent pour ainsi dire que suivant leur profil d'invisible, ébauchées seulement, non recouvertes encore du sens que nous leur donnons, qui les révèle sans doute, mais dans le même temps les voile. Les choses sont plusieurs, dans la nuit. Un buisson peut être un homme accroupi, le sillage du vent dans les herbes un homme qui rampe. C'est qu'elles sont plusieurs, en effet. On finit bien par établir le "vrai", correspondant à la vision du jour, par identifier le buisson, mais ce n'est là qu'une opération de constat, non la pleine connaissance qui, si elle existait, serait dans l'entre-deux : ce moment où l'on ne sait pas encore si c'est un homme qu'on voit ou simplement un buisson. Pour moi, la nuit fait comme se lever l'invisible du visible, inapparent de jour. Le douteux, l'ambigu ou réputé tel, ce qu'on ne saura jamais, du fait qu'on *sait* les choses et parce qu'on les sait en effet – parce qu'on finit toujours par les savoir...

Mais le plus souvent, rien ne bouge. Et il s'avère, la veille achevée, que n'ayant *rien* découvert, je n'ai été finalement en garde que de l'inconnu. Je ne suis là, au fond, que pour affronter l'inconnu. Sinon il n'y aurait pas de veille. Sinon il ne s'agirait que de relever des anomalies repérables, non de veiller. Ma tâche est noble, en un sens, et d'une portée qui

excède ma fonction. Je suis affecté à la surveillance du dehors. Oui, pensait-il, du dehors pur, du dehors comme inconnu. »

La nuit était maintenant plénière. Une nuit noire, veloutée, étale, comme sans bords...

« Là où je suis, se dit-il, reprenant le fil de ses pensées, on n'attend de moi que cette vigilance. On ne me demande pas de prendre part aux affaires de la cité, mais de la protéger du dehors. J'en suis d'ailleurs pratiquement absent et ceux d'en bas me connaissent à peine. Que sont-ils pour moi, sur ce chemin de ronde et à cette heure? La garde que j'assure ne touche pas au fonctionnement quotidien de leur vie, à son cours paisible, pour tout dire à son bonheur, mais à l'éventuel péril qui pourrait empêcher ce fonctionnement, le rendre soudain illusoire – comme il l'est en effet du point de vue de l'inconnu dont j'ai la garde. J'interroge, dans cet inconnu, l'autre de la cité et, en un sens, son contraire. Cela aussi est solitude, mais je n'ai pas le choix.

Je n'ai guère d'autre compagnon, pensait-il, que cet inconnu. D'un bout à l'autre de la nuit, il est mon seul objet. Non pas lointain et improbable, comme il serait de jour, mais toujours là, mêlé à la substance des choses, inséparable d'elles. Car il n'est pas, dans cette ombre propice, différent du connu, du visible. Il en prend les formes dans la plaine, se confond avec les fourrés, les mouvements de terrain. Toute sa ruse est là, que j'essaie de surprendre par une vue seconde, une sorte d'intuition complice qui est la seule possible dans la nuit. Mon rôle est de tenter de voir dans l'informe, en épousant subtilement l'informe. J'ai fini par acquérir un peu de ce savoir aveugle, dont les prises sont faibles, il est vrai, mais qui me tient en relation constante durant la veille – au moins puis-je dire cela – avec l'inconnu *comme* inconnu. Les fruits de cette vigilance sont consignés dans mes rapports.

Ah! mes rapports! Je reconnais qu'ils sont souvent d'une espèce étrange et ne parlent qu'à demi à ceux auxquels ils sont destinés. C'est qu'on n'en prend connaissance, en bas, qu'une fois le jour revenu et qu'il faudrait, pour bien les entendre, les replonger dans l'élément de la nuit d'où ils émanent. S'agissant

pourtant du même monde, le jour et la nuit sont de signe contraire dans l'approche... La nuit inquiète ou du moins pose des questions – le jour aussitôt rassure et fait tout oublier. Au surplus, la frivolité chez la plupart ou le simple affairément quotidien détournent de porter attention à mes propos. J'ai depuis longtemps compris qu'on n'attend de moi que des constats rassurants et que rien n'est plus agréable à la cité qui s'éveille que la formule sans conséquence à laquelle j'ai de plus en plus recours, après une nuit pourtant de veille ardente et pleine d'enseignements pour moi : " Rien à signaler ". »

La ville, en bas, faisait une tache noire, mais qu'on sentait vivante, piquée de lumières encore ici et là, et d'où montaient de faibles bruits. Il fit quelques pas sur le chemin de ronde, car la fraîcheur gagnait. Alentour la nuit, enveloppante, parcourue d'un vent furtif, elle aussi semblait vivante. Il se prit à parler seul, presque à voix haute :

« Rien n'est plus exaltant que cette mainmise sur moi d'un inconnu qui déborde ma fonction, couvre mon être, s'étend sur toute ma vie, même lorsque, ma veille terminée, je reprends ma place en bas, dans le grand jour rassurant de la ville. Je m'y sens dépaysé, mal à l'aise, en porte à faux. Mes pensées sont si différentes de celles, empreintes de décision confiante et unanime, de ceux qui viennent de se lever, si contraires pour l'essentiel à l'ambiance commune. Autre chose qu'eux m'habite, dont je ne peux leur parler qu'avec prudence et de façon détournée, dans les moments avec eux qui me restent, après le temps donné au repos. Ils doivent me trouver étrange, et plus : étranger parmi eux, si ce n'est même distant, peu fraternel dans les échanges, oublieux des simples joies. Perdu pour eux, en somme... Et c'est vrai que je prends de moins en moins part à leur vie méritante, souvent digne de respect, qui semble heureuse à ses moments. C'est vrai que l'humain, ses affaires, ses plaisirs, ses amours, ses grands travaux, me paraît peu en comparaison du vaste ouvert qui m'attend chaque soir, quand je reprends mon guet, en proie à l'*autre* dimension. Ils le sentent et s'en méfient un peu. Ils attendent tous, exigent sans le dire et parfois en le proclamant, qu'on soit humain, compré-

§ 76. Il se gardera par conséquent des gestes, des positions et des poses des bras et du corps qui lui sont habituelles, car lorsque l'esprit doit, pendant la représentation, s'employer à éviter de telles habitudes, il va de soi qu'il ne peut être, en grande partie, que perdu pour l'essentiel.

§ 77. Il est donc nécessaire pour l'acteur, inévitablement, d'être entièrement libéré de toutes ses habitudes, afin de pouvoir s'identifier complètement à son rôle lors de la représentation, et de façon que son esprit puisse se consacrer exclusivement au personnage qu'il assume.

§ 78. En revanche, et c'est une règle importante, l'acteur s'efforcera de donner à son corps, à ses manières, et même à toutes ses actions, une tournure telle, dans la vie ordinaire, qu'il soit ainsi en quelque sorte entretenu comme dans un exercice permanent.

§ 79. L'acteur qui aura choisi le pathétique se perfectionnera grandement en cherchant à exprimer tout ce qu'il a à dire avec une certaine rigueur, pour le ton comme pour la diction, et en cherchant à conserver, même dans tous les autres gestes, une certaine noble façon. Celle-ci ne doit cependant pas être exagérée, parce qu'il pourrait prêter au ridicule devant ses proches; cela dit, ceux-ci pourront toujours reconnaître en lui l'artiste en train de se former lui-même. Cela ne lui vaudra pas le moindre déshonneur, et ils souffriront même volontiers son comportement particulier, s'ils en viennent par là à admirer en lui un grand artiste, sur la scène même.

§ 80. Puisque l'on veut que tout, sur scène, soit représenté non seulement selon le vrai mais encore selon le beau, puisque l'œil du spectateur veut être attiré aussi par la grâce des groupes et des attitudes, l'acteur la recherchera aussi en dehors de la scène; il doit toujours s'imaginer qu'il a devant lui un parterre de spectateurs.

§ 81. Lorsqu'il apprend son rôle par cœur, il doit toujours se tourner vers un parterre; oui, même lorsqu'il est assis à table en train de manger, seul ou en compagnie, il doit toujours chercher à former un tableau, à prendre ou à poser toute chose